

POSTFACE¹

Politique de la mémoire.

Les rudes chemins de la résistance, de la compréhension, de la responsabilité¹

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Collège International de Philosophie, Genève-Paris.

« Le monde est dans ma tête
Mon corps est dans le monde »,
Paul Auster

Les faits qu'on a lu, dans *Franchir le seuil de la douleur extrême. Une expérience de résistance à la torture, à la disparition exterminatrice de la dictature chilienne (1973-1990)* sont écrits et partagés par Teresa Veloso dans un remarquable travail de compréhension approfondie de sa survie à la répression extrême, de sa résistance et de son combat de la mémoire. On mesure le coût et la valeur de la liberté et de la solidarité. En prenant connaissance de l'histoire d'une femme, d'une famille dans l'histoire, on apprend ce que devient une politique exterminatrice de la disparition.

Teresa Veloso apporte son expérience à la mémoire collective chilienne et internationale. Un constat traverse le livre : survivre avec le lourd héritage de torture et de disparition de la dictature est le « miracle humain » d'une « héroïne ordinaire », ces mot sont d'Hannah Arendt. Il prend sens grâce à l'engagement d'une survivante. Comment dès lors comprendre ce que ce type de domination attaque dans la condition humaine? Comment ne pas se laisser gagner par la désespérance mais lutter pas à pas pour continuer à espérer? En quoi les politiques de la mémoire en sortent-elles transformés ?

On a vu que les faits concernent un rude chemin parcouru par une jeune femme de 23 ans qui a aujourd'hui 66 ans. Tout au long des années, elle tisse inlassablement et avec un courage peu commun son histoire individuelle, celle de ses proches et les traces dans la mémoire collective. Elle nous parle d'une folie économique-idéologico-politico-militaire de domination brutale : une civilisation exterminatrice au Chili entre 1973 et 1990. Elle nous parle de la résistance la plus intime à la destruction, de rayons de soleil qu'elle découvre dans l'enfer et qu'elle nous restitue en dix chapitres.

On apprend que l'expérience de survivre et s'affronter à l'extrême, ne signifie pas que l'on cède au déterminisme, que l'on glisse dans ce que l'on peut appeler « la métaphysique de la catastrophe » (on ne peut rien faire, la domination, la destruction c'est « naturel », c'est

¹ Je remercie Danielle Othenin-Girard, psychologue, engagée dans la défense des droits requérants d'asile, qui a relu le texte pour son édition.

l'essence du pouvoir), il faut « consentir »². Au contraire la compréhension quotidienne à une « civilisation exterministe » construit la survie, la connaissance, l'espoir. Elle implique d'en voir, d'en trouver les traces matérielles dans son corps, la société à tous les niveaux, partout et sous toutes les formes et de les combattre, parce que la liberté, « l'égalité n'est jamais gagnée » (Marche Mondiale des Femmes, 2018). La même méthode de lutte vient d'être décrite au Forum mondial de Davos, par Malala, Prix Nobel de la paix qui disait à propos de l'éducation des femmes : « *Je ne peux pas envoyer toutes les filles à l'école, mais je peux en envoyer le plus grand nombre possible* ». Accepter de vivre une telle position a d'énormes implications théoriques et politiques que nous travaillons dans le Programme du CIPh.

En quoi le travail que nous partage Teresa Veloso, engage non seulement les citoyens du Chili et de la diaspora chilienne mais plus largement notre part de lucidité, d'espoir, notre mémoire collective et notre responsabilité internationale dans des mouvements, des syndicats. Des militants, des travailleurs intellectuels, des individus résistent ; les femmes y ont une place toute particulière. Le livre est une bouteille à la mer³ qui s'adresse à un large public appelé à « être touché » par des faits, à se sentir concerné. Pouvons-nous la trouver le message dans la bouteille sur les nombreuses plages que nous parcourons aujourd'hui ?

Les faits politiques relatés ont changé radicalement la vie d'une jeune étudiante en sociologie à l'époque, militante politique habitée par la confiance de vivre, le désir de changement qui soufflait dans le monde. Son histoire a croisé l'histoire chilienne et des milliers d'autres chiliens au moment où avait lieu une courte période de luttes sociales dans le socialisme d'Allende (1970-1973). Elle a aussi croisé l'histoire du monde et aussi l'histoire suisse, en y vivant 13 ans en exil, avec un statut de réfugiée et nous montre la richesse d'une solidarité internationale.

Pour Teresa Veloso, la lutte a été un travail de résistance dans la clandestinité, lors de son arrestation, son emprisonnement, la torture (1975-1977), le conseil de guerre, le bannissement et l'exil forcé (1977-1990) et son retour au Chili où elle vit aujourd'hui dans la maison de ses parents située dans un ancien quartier ouvrier de Concepcion. Nous rencontrons une femme si éprise de liberté, qu'elle perçoit sa brutale appropriation en un instant quand elle a été arrêtée et qu'elle en est radicalement privée. On apprend qu'on ne peut pas tout prévoir, calculer quand on s'engage en politique en rêvant de créer un nouveau rapport possible à soi, aux autres, au monde.

On apprend aussi que près 30.000 personnes ont été concernées par la répression (dont un nombre pas encore inscrit de disparus dans la mémoire officielle chilienne), sans compter leurs familles et leur entourage et plus de 200.000 personnes forcées à l'exil. C'est beaucoup de monde pour un petit pays qui a connu une tradition, des éclairs de socialisme et de démocratie.

Le cas concret d'une personne mis en contexte dans un système de domination avec des théories, des dispositifs, des outils, nous apprend ce qui s'est passé au Chili et les radicales transformations de la politique et de la philosophie.

L'intérêt d'une démarche collective de pratique philosophique

A cette étape de fin du Programme Exil et Citoyenneté du Collège International de Philosophie (CIPh), ce livre est une réflexion compréhensive personnelle de Teresa Veloso dont il faut souligner le courage de s'être lancée dans une telle entreprise, tout en assumant une

responsabilité dans le travail du Collège. Ce livre est à la fois un acquis personnel et collectif. C'est un des résultats notoires de synthèse d'un travail collectif⁴ de solidarité engagé il y a longtemps. C'est une longue démarche de réflexion et d'écriture tout d'abord de Teresa Veloso, pour qui l'imagination, la parole, l'écriture sont un outil de travail et de résistance qu'elle pratique depuis de longues années. Il a été possible en tant que livre de recherche intégré au travaux du Collège grâce à une *relation* constante et collective en avançant dans l'écriture du manuscrit, la recherche des faits enfouis, et ce que nous devenions, pas à pas, en nous confrontant à eux.

Si j'ai accepté d'écrire la postface de ce livre c'est qu'il est une des traces tangibles de l'histoire d'un long rapport d'amitié, de dialogue, de débat, de travail, de collaboration avec Teresa Veloso, une réfugiée arrivée à Lausanne il y a longtemps. J'ai un souvenir très précis de ma première rencontre où elle m'a invitée à un café en me racontant ce qui lui était arrivé au Chili durant la dictature de Pinochet avant son arrivée en exil en Suisse. Elaborer philosophiquement et politiquement ce que j'ai entendu, ébahie ce jour-là, a bousculé ma vie. Je n'ai pas fini de « comprendre » ce qu'elle m'a raconté d'une voie blanche.

Soulignons un *intérêt très important* de ce livre quant à la *démarche de réflexion collective*. Nous lisons ci-dessous comment s'articulent un travail de témoignage et un travail de compréhension réflexive à la fois intime et collectif. Teresa Veloso a expliqué que ce livre est le produit d'une analyse, de lectures, d'études durant six ans dans le cadre du Programme du Collège. Dans un échange épistolaire elle écrit : « *la théorie a un pouvoir d'explication plus puissant que la pratique* ».

Elle précise qu'en tant que responsable, participante du travail collectif, son but c'était écrire ce qui s'était passé pour elle, pour des personnes concrètes et de comprendre que ces faits n'étaient pas isolés, individuels mais d'un système dont il fallait comprendre la signification et la portée pour toute une société. L'écriture intervenant après-coup, après des années de témoignages permettent un *saut qualitatif* dans la connaissance et les débats. Les apports des féministes matérialistes, du droit et de la philosophie politique ont produit, a-t-elle encore écrit, une prise de conscience que l'aller-retour entre une expérience individuelle, un travail de témoignage et l'approfondissement théorique étaient une démarche *d'aller-retour* dans le temps et l'espace qui ouvre de nouveaux horizons.

Pour ma part, cette expérience a été une sorte de *révolution théorique*. Accepter d'écouter une personne racontant des faits très dérangeants inimaginables, incroyables, a exigé un engagement personnel et un approfondissement de réflexion théorique sur la violence politique. Il a fallu que je m'affronte à mes propres résistances à entendre, à explorer, connaître ce qui avait eu lieu, tout en faisant un travail critique sur mes propres mécanismes de banalisation. Au début, pour moi, comme pour la plus grande partie des travaux, la dictature Pinochet était un régime de dictature qui pratiquait la torture. C'était évident. L'analyse approfondie de mes résistances devant les faits, des effets d'auto-censure mise en rapport avec mes lectures théoriques m'ont amenée à devoir interroger le préjugé commun et même théorique sur ce qu'était une « dictature », classée dans la liste des régimes politiques aux côtés du despotisme, de la tyrannie et sur que signifiait ce type de violence « extrême » dans la politique « industrielle » de répression, de torture et de « disparition » d'une extrême cruauté.

Ce que j'avais devant les yeux et que je résistais à voir, c'est qu'il ne s'agissait pas simplement d'installer la terreur policière et militaire comme outil de domination (ce qu'explique bien Arendt pour le système totalitaire), mais d'autre chose d'impitoyable *quant à la spontanéité humaine, à la liberté*. Il ne s'agissait pas alors de dire simplement que l'histoire se répète et se globalise au XXe siècle, mais de *changer de regard pour changer de paradigme*. Que fallait-il voir, comprendre, connaître et juger pour en mesurer les radicales implications et déplacements dans la manière d'envisager la liberté et ce type de violence pour la politique et la philosophie ?

A partir de là, en ce qui concerne, participer à l'invention d'un nouveau paradigme (nouveaux objets, nouvelle démarche épistémologique et méthodologique, analyse des implications) exige *une pratique philosophique déplacée*, dont la postface est une des traces d'une démarche en cours. A un autre moment (années 2000), la découverte de l'importance dans l'œuvre d'Arendt de ce qu'elle appelle « les humains superflus » a été une autre expérience marquante qui m'a permis de saisir ce qu'elle montrait sur le système totalitaire et de dégager le rôle fondamental de la compréhension liée au jugement⁵. La démarche de pratique philosophique déplacée obéit à plusieurs exigences dans le travail du Collège, dont trois que je tiens à rappeler ici :

(1) l'installation d'un rapport qui parte du terrain, d'une radicale exigence d'écoute des corps, du langage, de la parole, du rythme, des espaces en accordant une attention particulière à ce que l'on peut appeler la résistance à imaginer, voir, connaître. Une telle position à la fois individuelle et collective est fondamentale pour pouvoir penser et construire/déconstruire des objets qui résistent à la connaissance, des problèmes à élaborer, des pratiques à organiser ; dans le programme, les prises de parole, d'écriture collectives dans les formations, colloques, publications, etc. c'est un axe central du mode de travail « philosophique » collectif ; pour le dire encore autrement, une sémiologie des témoignages demande à être elle aussi déplacée, approfondie par l'écriture et la recherche. A ce niveau, les réfugiés ne sont ni des « victimes », ni des « sources d'information » mais des acteurs, des théoriciens à part entière d'un processus de connaissance collectif. La pratique philosophique concerne tout le monde.

(2) la recherche d'articulation entre la pensée et le corps, le privé et le public, la vie personnelle et la vie politique, la réflexion philosophique et les faits de la vie humaine et politique est un *déplacement fondamental* pour pratiquer la philosophie et la théorie politique avec le souci qu'elle soit insérée dans le réel matériel ;

(3) au-delà des activités du CIPh, ce livre fait partie de travaux de recherche de très longue haleine qui ont commencé en écrivant, pour ma part, un premier livre sur les réfugiés après un retour de Colombie⁶ de cinq ans (1968-1973) ; je suis revenue d'Amérique latine en Suisse au moment où arrivaient les réfugiés chiliens en Suisse grâce à un important mouvement de solidarité. Une telle articulation a permis de sortir d'une vision « nationaliste » et eurocentrée très prégnante (y compris dans les catégories administratives et théoriques) et d'avoir un esprit critique vis-à-vis des analyses sur le Chili et l'Amérique latine.

Saisir ce qui a lieu, par exemple, en Suisse et en Europe en observant les trajectoires des réfugiés forcés à l'exil, vivant en diaspora ou alors décidant un *retour dans leur pays... sans retour*, est très important d'un point de vue épistémologique et méthodologique. Cela implique

d'articuler l'observation des conditions matérielles de « fuite » de la violence d'Etat, comme l'a montré Sandro Mezzadra depuis les pays « d'origine » ou de passage, des politiques de l'hospitalité, de la solidarité, du droit d'asile et des politiques coloniales, impériales du passé et d'aujourd'hui. Comme les travailleurs migrant.e.s qui révèlent les transformations des rapports de classe dans les transformations du rapport *capital-travail*, l'exil/desexil est un lieu privilégié d'observation⁷ et tout particulièrement en s'attachant à observer ce qui advient aux femmes migrantes exilées⁸.

Qu'est-ce qui s'est donc passé au Chili entre 1973 et 1990?

Chili et dictature, le lien est évident pour la période 1973-1990, bien qu'il soit encore dénié par une partie de la société chilienne. Le déni n'est pas un cas isolé.

Chili et torture. On sait que la torture a été un des dispositifs de la dictature de Pinochet, qui, par la tentative de dégradation, d'asservissement, d'aviilissement, a cherché à s'approprier radicalement les corps et la pensée des individus afin de tenter de les soumettre jusque dans leur intimité la plus profonde et la plus vitale et soumettre ainsi toute une société par la terreur. A faire oublier le goût de la liberté. Terrifier bloque le pouvoir d'imaginer, de penser, de vivre la liberté et l'égalité.

Maren et Marcelo Viñar psychiatres et psychanalystes exilés d'Uruguay⁹ ont mis l'accent sur un fait important. Comme Teresa Veloso et d'autres personnes d'un réseau international, ils ont aussi participé au Programme du Collège International de Philosophie (CIPh) *Exil/Desexil et Citoyenneté*¹⁰. Ils sont venus au Chili en 2012. Dans leurs travaux, ils ont montré que la torture n'est pas, avant tout, une question médicale (un traumatisme qui cède à la résilience par le soin), mais une question politique de domination « extrême » qui vise la destruction du noyau « identaire » d'autonomie des individus, ce que la Convention contre la torture souligne aussi. Ils ont montré que les centres spécialisés pour soigner la torture peuvent soulager les malades de la torture mais n'ont pas de solutions pour savoir comment résister à un pouvoir qui cherche à soumettre par la terreur, à n'importe quel prix, les individus et à travers eux, la société, y compris les générations à venir. Ces psychanalystes, qui nous ont appris à analyser les processus de (de)subjectivation, à suivre le mouvement de l'intime à l'universel, ont ainsi déplacé l'interrogation : comment ne pas oublier ce lien constitutif de la vie, de la politique ? *Comment on soigne alors la politique et les politiques pour que la torture se distingue radicalement du pouvoir ? Qui sont les soignants ? Quelles sont les conditions d'un tel « soin » pour l'ensemble de la société ?* On verra comment Teresa élabore cette question dans son expérience, où les travaux d'une autre psychanalyste, Silvia Amati Sas, grâce à qui nous avons appris à connaître la lutte dans la survie de la torture qu'elle a décrit dans son travail clinique et étudié des concepts-clé d'un autre psychanalyste argentin, José Bleger¹¹.

l'intérêt majeur du livre : explorer une politique exterminatrice à la fin du XXe siècle :

Chili et Extermination ? Au premier abord, par le déplacement, la gravité qu'elle implique, la thèse s'appuyant sur une chaîne de faits que décrit Teresa Veloso a de quoi surprendre. De quel type de pouvoir s'agissait-il au Chili et dans le Cône sud d'Amérique latine (pour en rester au continent latino-américain) quand la politique des « disparitions » a été le bout de la chaîne logique de la destruction politique matérielle et qu'elle continue aujourd'hui sous d'autres

formes (ex. féminicides)? Comment comprendre et combattre la destruction ? Si, comme l'explique Arendt, « le sens de la politique est la liberté », elle se pose la question suivante dans son essai sur la politique : « La politique a-t-elle encore un sens ? »¹² (pour elle après la politique d'extermination à son époque – Auschwitz et Hiroshima¹³).

« *Siempre el poder muestra y esconde, y se revela a si mismo tanto en lo que exhibe como en lo que oculta* », écrit une sociologue qui a fait une thèse de doctorat sur le thème *Pouvoir et Disparition*¹⁴. On verra qu'un apparent fait de hasard et de nécessité brutale nous conduit à explorer des faits dans des recoins d'ombre les plus scabreux, à la fois dans ce qu'ils montrent et ce qu'ils cachent, sous un autre angle que celui de la liberté insérée dans la tradition des libertés publiques des Lumières et des droits de l'homme. Des notions comme *l'Habeas Corpus*, *le crime contre l'humanité*, *le génocide* doivent être repensés, car les faits décrits renverraient non seulement à la terreur comme outil de domination de la société mais à une transformation de la violence exterministe dans la modernité (colonialisme, impérialisme, système totalitaire¹⁵) dont l'expérience « dictatoriale » chilienne s'inscrirait¹⁶ entre continuité et discontinuité historique.

C'est peut-être l'intérêt majeur de ce livre. Avec des milliers d'autres femmes et hommes, Teresa Veloso a en effet vécu la terreur et en 1975 elle a échappé de justesse à la *politique de disparition* qui avait prévu qu'elle serait jetée vivante d'un avion dans l'océan comme des milliers de camarades. Elle n'était pas une exception. Elle était sur la liste des vols. C'est ce qu'elle apprendra, incrédule, d'un juge, tout en réalisant après-coup ce que signifiait une expérience imprévue, un accident de la politique de disparition, qui lui a sauvé la vie.

Après avoir été arrêtée, longuement mise au secret dans l'obscurité et torturée, elle devait en effet faire partie d'un vol de la mort qui a eu lieu au Chili, dans le cadre des « *Operacion Condor* » et « *Calle Conferencia* ». Les vols de la mort ont aussi été utilisés au Chili de Pinochet contre les membres arrêtés et torturés notamment du mouvement de la gauche révolutionnaire, du parti communiste et d'autres groupes. Ce fut une pratique transnationale et transcontinentale des dictateurs militaires dans le cône sud d'Amérique latine¹⁷. L'existence des vols de la mort est devenue un fait de notoriété publique quand des corps déchetés ont été trouvés sur des côtes et des plages de divers pays.

Il y a eu beaucoup d'écrits, de films sur les dictatures au Chili, dans le Cône sud d'Amérique latine. Un large mouvement de solidarité à la fois international et interne a dénoncé la dictature militaire et combattu pour qu'elle soit forcée de quitter le pouvoir usurpé et soit condamnée pour crime contre l'humanité¹⁸. Notons que les interpellations sur l'impunité se sont succédées¹⁹, mais les condamnations sont, à ce jour, beaucoup plus limitées au Chili qu'en Argentine. Beaucoup de tortionnaires occupent des postes officiels au Chili. L'appareil de répression n'a pas été démantelé.

Comment lire un tel livre ? On peut se sentir solidaire d'une injustice qui met en cause la vie, sans l'avoir éprouvée. On peut apprendre à regarder avec d'autres yeux des faits lointains en tissant un lien avec ce que l'on vit. Accepter d'endurer la lecture des faits, en laissant au vestiaire toutes les explications sur ce qui s'est passé au Chili, sans préjugés simplistes, en tentant de saisir ce qu'elle nous montre à propos de son expérience de la douleur, c'est accepter d'entrer dans le rapport où nous invite Teresa Veloso en tentant de comprendre ce qu'elle a compris dans ce que son corps²⁰ lui dit encore aujourd'hui et comment elle a combattu

dans une situation extrême de survie. Elle nous ouvre à la fois à l'histoire, au monde, à l'avenir. Elle nous transforme en nous aidant à comprendre nous aussi d'autres expériences de destruction, à d'autres niveaux, que nous vivons dans une civilisation ultra-libérale.

En acceptant de suivre le voyage intérieur présenté dans ce livre, on n'en sort pas indemne. On est profondément remué. On vit un inconfort difficile à cerner. On se pose des questions. C'était quoi une telle violence ? La jeune génération qui l'a subie en s'opposant à la dictature méritait-elle d'être « exterminée » ? En quoi ces jeunes adversaires étaient-ils des « ennemis » irréductibles à éliminer en masse ? Même la catégorie « ami-ennemi » de Carl Schmitt, théoricien de la dictature²¹ et de l'état d'exception proche des nazis, auteur notamment d'une théologie politique²², utilisée par la dictature chilienne, n'apporte pas de réponse.

Dans un premier temps, on refuse de toutes ses forces de voir la violence « extrême » que Teresa Veloso décrit avec une grande finesse humaine et une grande pudeur. On se dit : les dictatures ont toujours utilisé la violence. Ce n'est pas nouveau. On se souvient des arguments convenus sur la « nature » du pouvoir des dictatures utilisant leur force pour imposer la souveraineté de leur pouvoir au mépris du droit et de toute humanité. On plaque nos schémas interprétatifs sur l'histoire de Teresa Veloso et celle du Chili.

Depuis des siècles, la tradition de la philosophie politique décrit d'ailleurs bien ce qui arrive aux opposant.e.s des pouvoirs autoritaires. Mais la philosophie politique a-t-elle saisi, intégré la *transformation du pouvoir dictatorial en pouvoir d'extermination* avec la modernité capitaliste et au tournant du XIXe-XXe siècle après une longue genèse ? La lecture de la littérature sur le saccage des droits, les crimes contre l'humanité, les camps d'extermination, les génocides qui ont eu lieu dans les colonies, aux frontières de l'Europe (Arménie) avant de revenir en boomerang dans les empires coloniaux, comme l'explique bien Rosa Luxemburg (Caloz-Tschopp 2018)²³, les guerres totales (1914-1918 et 1939-1945) montre que nous nous affrontons à une *difficulté majeure* décrite par certains chercheurs, militants politiques du XXe siècle, des luttes ouvrières, anti-coloniales et anti-impérialistes, des luttes des femmes. Les contradictions se transforment en apories à creuser avec de nouveaux outils et de nouvelles perspectives et exigences pour la politique en ce début de XXIe siècle.

Par couches successives, des débats, des travaux multiples de recherche sur le capitalisme de la globalisation, la colonisation et l'impérialisme nous informent sur une étrange « continuité de la violence » comme l'explique bien la féministe Paola Tabet²⁴, qui combine continuité et discontinuité. Dans l'étape de la modernité capitaliste la violence constitutive du pouvoir de classe/sexe/race est devenue « extrême » et imprévisible. La philosophie utilitariste, soit-disant efficace, servant à légitimer l'usage de la violence, trouve ses limites. Prométhée est enchaîné dans les turbulences des tempêtes de l'histoire. Les limites de sa toute-puissance déplace les catégories philosophiques classiques du pouvoir caractérisé par la paire *fini-infini* vers la dialectique toute humaine du *possible/impossible* conjuguée avec la question de la *convertibilité/inconvertibilité* de la violence. Devant l'impossible où nous vivons, qu'est-ce qui devient alors possible, à la portée de nos mains, de nos corps, de nos imaginaires, comment parvenons-nous à mesurer la convertibilité/inconvertibilité de la violence et à intégrer cette interrogation dans nos pratiques du plus intime au plus politique ? Comment parvenons-nous à penser, juger ? Comment la dialectique *force-puissance* est-elle appelée à se déplacer pour refonder la politique ? Il nous faut repenser la question des limites qui se déplace vers les

questions du « cadre » politique (Bleger)²⁵, de frontières, d'une politique de « *l'im-puissance* » (le mot est d'Etienne Balibar), de la responsabilité ?

La connaissance de la transformation à la fois de la société et des individus est aux prises avec des formes d'ambiguïtés, de dénis, de censures qui traversent les individus et les sociétés dans leur ensemble. Nous n'avons pas fini de comprendre les « ambiguïtés » psychiques et institutionnelles, qui ont permis que la force guerrière gagne trop souvent sur la puissance d'imaginer, d'agir, de juger.

Le concept d'ambiguïté a été exploré par le psychiatre et psychanalyste argentin, Jose Bleger²⁶ que nous avons aussi étudié dans le Programme *Exil et Citoyenneté* du CIPh pour mieux saisir les fragilités, les potentialités, les changements de la (dé)subjectivation et déplacer les théories de la désobéissance civile/civique²⁷. On ne peut plus se contenter de penser « la servitude volontaire » (Montaigne). On est mis au défi de repenser les bases d'une anthropologie politique, d'un « droit d'avoir des droits » (Arendt) insurrectionnel, articulé aux « humains superflus », à la citoyenneté²⁸ et inscrit dans la *démocratisation de la démocratie*²⁹ à toutes les frontières.

Les Etats dans le monde, mettent en avant les droits de l'homme, dans une ambiguïté (ex. dans les luttes pour le nouveau partage du monde entre impérialismes, éviter de dénoncer les pays avec qui il y a des contrats, vente d'armes, absence de mesure de contrôle des marchés du capital, dérégulation des marchés du travail, pillages des terres, de l'eau³⁰, des matières premières, des produits agricoles, discours sur l'écologie sans pratiques effectives, etc.) qui confine au cynisme nihiliste, tout en refusant d'affronter la civilisation exterminatrice avec toute la rigueur et l'ampleur nécessaires.

Avec la domination du marché, on connaît aussi la prégnance de la philosophie utilitariste pour justifier la torture et aussi à la base des liens *violence et révolution* (« on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs » disait Trotsky). Les mouvements révolutionnaires décimés ou affaiblis après l'échec des révolutions dans le XXe siècle « des guerres et des révolutions » dont parle Arendt dans son *Essai sur la révolution*³¹, plongent dans la « mélancolie de gauche »³² avec le risque de ne pas pouvoir affronter ce que la nouveauté implique comme radicale transformation du paradigme de la « révolution », du pouvoir, de l'action politique. Avec le risque aussi d'oublier la puissance d'une tradition cachée des luttes – elle existe au Chili et elle est très riche - qui est hétérogène et peine à se rassembler dans un travail de mémoire complexe.

L'énigme en appelle pourtant à voir, comprendre ce qui a changé dans le rapport entre *capitalisme et violence* et de passer du rapport essentialisé, naturalisé *pouvoir-violence* au rapport civique *violence et civilité* (Balibar)³³ dont nous avons un urgent besoin.

Pour nous toutes et tous, que signifie la politique de torture et de disparition exterminatrice au Chili ?

Ce qui est arrivé à Teresa Veloso nous montre que la dictature militaire du général Pinochet (1973-1990) a pratiqué à large échelle *la torture de masse, un dispositif inséré dans une politique de la disparition exterminatrice*, avec l'appui de tous ceux qui ont collaboré activement ou passivement en consentant à la liquidation d'une partie de leurs compatriotes. Une telle

politique a aussi eu lieu au Brésil, en Argentine (30.000 disparus)³⁴, en Uruguay³⁵, au Paraguay, au Pérou, en Colombie, en Equateur, au Mexique, et dans bien d'autres pays du monde. Ses dispositifs et ses outils se sont forgés dans la longue histoire du colonialisme et l'impérialisme et la politique des « humains superflus » et ses effets boomerangs³⁶. Ces travaux critiques ont été poursuivis en France par Michel Foucault³⁷ et bien d'autres auteurs.

Dans le cadre du Programme Exil et Citoyenneté et en particulier du colloque organisé par Collège en collaboration avec Le Vice-Rectorat l'Université de Concepcion (groupe interdisciplinaire de recherche : droit de l'homme et démocratie) nous avons tenté d'élucider *la distinction entre une dictature au sens de la tradition et un régime de destruction exterminatrice*³⁸ pour mieux *qualifier* ce qui était arrivé au Chili en 1973. Nous l'avons fait en tissant concrètement des liens entre la Suisse et le Chili (liens économiques, idéologiques, politiques, dans le droit d'asile, le rapport aux réfugiés).

Pour ce faire, une approche critique du modèle du capitalisme ultra-libéral impliquant la violence extrême, la torture, les viols³⁹, les disparitions, – un modèle élaboré dans l'après Deuxième Guerre mondiale par la « Société du Mont-Pèlerin » (Hayek) en Suisse -, a été transféré dans l'École de Chicago et imposé par la force avant même le coup d'Etat de 1973 au Chili, considéré comme un laboratoire d'essai. Nous avons pu constater qu'en Amérique latine, la répression chilienne ne prenait pas seulement appui sur l'École de Panama (USA) mais aussi sur le colonialisme français en Algérie⁴⁰, avant de revenir avec les mesures qui ont suivi *Septembre 2001* aux Etats-Unis.

En intégrant les rapports sociaux de sexe dans l'analyse de la violence, une partie du travail a consisté à approfondir avec trois féministes matérialistes⁴¹, la discontinuité dans la « continuité de la violence » (Tabet), l'appropriation raciste et sexiste (Guillaumin)⁴² en s'appuyant sur des théories féministes tout en donnant la parole à des femmes réfugiées actives dans le programme du CIPh qui ont subi la répression⁴³. Ce travail a continué à Istanbul en 2014 avec Étienne Balibar à partir de son livre *Violence et Civilité*⁴⁴, André Tosel⁴⁵, Ahmet Insel⁴⁶ et d'autres, pour approfondir les transformations de la violence et ses conséquences sur la politique, la révolution⁴⁷, la citoyenneté, dans une période qui précédait de peu l'installation d'un régime autoritaire par Erdogan en Turquie.

Dans la violence « extrême », ce qui cherche à être détruit, c'est à la fois un type de société aspirant à la liberté et aussi la subjectivation la plus matérielle et concrète, intime des individus, à savoir leur corps, leur psychisme. *Le corps est le centre de tout*. Immédiatement deux slogans des féministes des années 1970 revient en mémoire : « *Notre corps = nous-même* ». « *Notre corps nous appartient* ». C'est là, que le pouvoir d'extermination opère dans la répression. Vu la place des femmes, leurs luttes dans l'histoire, on comprend pourquoi Teresa Veloso accorde une telle importance au rapport à son corps. En clair, pour elle, accepter de traverser la douleur dans son corps, aller au bout des douleurs *en tant que rapport* de domination, de destruction imposé à son corps, ce n'est pas basculer dans la mélancolie, *c'est dire non avec son corps* avant même les paroles que les tortionnaires veulent lui arracher. C'est échapper, repérer, penser les pièges *en écoutant son corps* en réinventant un rapport à son corps, dans des gestes infimes au fond d'une cellule obscure où elle passe de longs mois au secret alors qu'elle est plongée dans un temps qui ne distingue ni la nuit, ni le jour. C'est par son corps traversant la douleur que

Teresa Veloso s'affirme comme individu libre, et qu'elle sait que sa liberté est liée à celle de toutes les autres libertés.

Pour approfondir la question, un historien et poète africain Achille Mbembe, qui, tout en notant des limites des travaux des *subaltern studies* et des *postcolonial theory*, et en pensant *avec et contre* Frantz Fanon, indique une voie de dépassement des apories du capitalisme impérial qui contient la violence extrême et des révolutions du XXe siècle, par des luttes de décolonisation anti-impérialistes. Sans reprendre ici, ses remarques sur la place du racisme, des théories, de la guerre des races, Achille Mbembe pose le dilemme suivant (je ne discute pas l'ensemble des arguments ici) : *tuer ou civiliser*. Il part du fait souligné par Freud, que le désir de meurtre se « cache dans les tréfonds de toute culture et de toute civilisation »⁴⁸.

Il souligne que chez Frantz Fanon, « la mort représente la figure extrême et paradoxale du politique (p. XIV). Donner la mort est « la praxis absolue » (il cite Fanon) dans des situations de sujétion et d'abjection absolues (le racisme pour lui). Il se demande si « *donner la mort à la mort* », serait en fait, « le noyau de toute véritable politique de la vie, en partant de la liberté » (XVI). C'est pour lui, « l'ultime frontière éthique du politique » ; elle indique que le souci à la base est « de ne pas céder au monde comme il va » (XVII). Pour lui c'est une ouverture à la critique de soi et à la pensée de la responsabilité, ce qui implique un travail sur la pensée, le langage, les savoirs, les pratiques, etc.. Le fait qu'il combine le travail sur l'histoire, la mémoire, la poésie, l'art, montre l'émergence d'une nouvelle figure dans la construction des savoirs d'émancipation.

Depuis le continent africain, un des lieux majeurs de la colonisation et de l'impérialisme, il nous permet de comprendre tous ces innombrables gestes infimes de survie, d'autoprotection, de liberté, de sauvegarde des relations, d'imagination, etc. tout ce qui, chez Teresa Veloso – ces morceaux de papiers, les histoires qu'elle invente, les relations qu'elle parvient à instaurer, etc. - a constitué sa résistance tout au long des interminables journées et nuits de solitude. Plus. Ce qu'elle a « compris » en écoutant son corps meurtri, dont les blessures sont devenues des traces indélébiles aujourd'hui, elle l'écrit dans ce livre de combat, pour prendre sa responsabilité de refonder sa part d'engagement politique sur la reconstruction de la mémoire, à ce stade de sa vie. « C'est ce qui me correspond à moi, à ma génération pour apporter ma part à l'invention d'une nouvelle manière de faire de la politique aujourd'hui », m'a-t-elle dit. Ce livre est une pierre lumineuse apportée au travail collectif de mémoire.

« Comprendre » (Arendt), connaître en écoutant le corps meurtri

«Comprendre, toutefois, ne signifie pas nier ce qui est révoltant et ne consiste pas à déduire à partir de précédents ce qui est sans précédent; ce n'est pas expliquer des phénomènes par des analogies et des généralités, telles que le choc de la réalité s'en trouve supprimé. Cela veut plutôt dire examiner et porter en toute conscience le fardeau que les événements nous ont imposé, sans nier leur existence ni accepter passivement leur poids comme si ce qui est arrivé en fait devait fatalement arriver. Comprendre en un mot, consiste à regarder la réalité en face, sans idée préconçue, et à lui résister au besoin, quelque que soit ou qu'ait pu être cette réalité»⁴⁹,

Le déni et le silence mais d'une toute autre manière, indiquent que *l'objet politique* inscrit dans les corps ravagés échappe à la vue, à la connaissance, à la conscience intime et sociale, au jugement. L'imagination est une puissance inscrite au plus profond du corps et du psychisme. Le

défi est de connaître, pouvoir juger une situation, ce qui implique d'imaginer, de nommer l'innommable pour pouvoir le combattre. Et comment non seulement résister (contre) mais *affronter* une civilisation de destruction exterminatrice ? Cela implique, comme on le lit, avant même le langage, les mots, un voyage d'écoute de son corps intime pris dans l'abîme de la violence « extrême » pour y lire les profondes transformations de la politique, de la philosophie, du psychisme, de la conscience intime, sociale, du jugement, des droits.

Il existe des témoignages sur cette époque de l'histoire chilienne. Depuis la prison (*Buen Pastor*) en 1975, puis en sortant de prison en liberté conditionnelle en 1976, Teresa Veloso a déposé son *témoignage* devant la Commission Valech et devant un autre juge, pour contribuer à la connaissance du système et laisser des preuves pour rechercher les disparus, comme elle s'en explique. A ce moment-là de très dure et dangereuse répression, elle ne connaissait pas encore la mise en place de la politique de « disparition ». Elle a aussi participé à un travail de témoignage avec d'autres femmes, dans le cadre des activités du CIPh, en participant à un travail précédent d'écriture collective. En arrivant en Suisse, elle a aussi témoigné à son arrivée à l'aéroport ; l'ambassade du Chili à Berne l'a dénoncée, ainsi que le Comité de soutien aux prisonniers chiliens de Bienne. Elle a aussi déposé son témoignage à l'ONU. Vingt ans plus tard, en 2003 dans le contexte du retour de la démocratie, elle a déposé à nouveau son témoignage devant la Commission Valech. En clair, à ce long travail de témoignage, - qui à certains moments a été dangereux - succède aujourd'hui une nouvelle étape de réflexion approfondie. Les témoignages sont la base, le partage de la réflexion intime et politique sur son expérience qui suit. L'individuel et l'universel se rejoignent.

Son travail de compréhension et de réflexion approfondies à la limite de ses ressources vitales, a réveillé le passé de terreur et fait ressurgir les marques, les douleurs dans son corps. Elle en est arrivée à interroger à *quel type de pouvoir, à quoi* elle a été affrontée en frôlant la mort. Teresa Veloso est une survivante, sa mort était programmée comme celle de milliers de personnes au Chili. Elle souligne d'ailleurs qu'il n'existe pas de liste officielle des disparus au Chili, celle-ci étant encore aux mains des militaires, comme il n'existe pas de statistiques précises, consensuelles sur la répression. Le manque de ces informations précises renforce l'isolement, empêche le deuil des personnes et des familles de disparus et complique le travail collectif de mémoire.

A ce stade, elle ne prolonge pas un « récit de soi » (au sens de Foucault). Elle entreprend une démarche plus personnelle et relationnelle, aujourd'hui pour articuler *le plus intime au plus politique et philosophique*, après avoir fait l'expérience des limites de la survie, de l'impossibilité de la parole, de l'écriture durant de très longues années pour pouvoir décrire ce qui lui était réellement arrivé.

Dans *L'écriture ou la vie*⁵⁰, Jorge Semprun a raconté l'impossibilité de sortir de ce dilemme, trente ans après son emprisonnement à Buchenwald. Comme de nombreuses personnes emprisonnées dans les camps d'extermination de la deuxième guerre mondiale, c'était une question de vie et de mort. Il n'a pu parler, écrire qu'après de longues années. Parmi les personnes qui ont vécu dans le silence avec le poids insoutenable de leur vécu, on sait qu'il y avait beaucoup de femmes. Ce fait indique peut-être que lorsque le corps propre est si gravement attaqué, détruit, la pensée, le langage, la parole se rétractent. Les mots ne parviennent pas à émerger d'un abîme sans fond. Trop dangereux. Impossible. Comment en

effet arriver à imaginer, trouver les mots, parler, penser une culture systématique, intentionnelle de mort et de disparition de masse ?

A la suite de sa déposition, d'un premier témoignage, à 66 ans, soit quarante ans après, Teresa Veloso, entreprend par ce livre une *démarche de compréhension approfondie* de son expérience. Son corps douloureux, marqué, malade, mutilé, lui parle tous les jours. Il crie les pertes, les dégâts dans des traces physiques de destruction que la traversée de la douleur extrême a laissé dans son corps et son psychisme, non seulement au moment des faits mais pour le reste de sa vie. Elle aurait pu écrire cette phrase d'Arendt quand celle-ci s'interroge sur ce qui la motive dans sa démarche : « ce que je veux, *c'est comprendre* et lorsque d'autres gens comprennent aussi, je ressens alors une satisfaction comparable au sentiment que l'on éprouve lorsqu'on se retrouve en terrain familier »⁵¹. Teresa Veloso ajoute : *comprendre pour combattre la complexité d'une civilisation exterministe*, qu'elle aurait souhaité ne jamais connaître.

Avant d'écrire ce livre, tout en y pensant longuement, Teresa Veloso a participé aux activités du Programme Exil et Citoyenneté du Collège International de Philosophie. Dans les travaux, elle a tenu à mettre l'accent sur la situation des femmes dans la violence. C'est la raison pour laquelle nous avons traduit des textes importants de féministes matérialistes (Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet). Sa lecture de ces féministes matérialistes lui a permis, de ne plus seulement revivre sans distance possible le passé traumatique, mais d'installer une relation d'écoute de son corps, de situer le sens du mot de Colette Guillaumin « appropriation » par un pouvoir de violence extrême, de son corps et d'autres corps (des survivants, de l'entourage, des générations suivantes) dans un temps et un espace envahis physiquement et psychiquement par la terreur exterministe.

Aujourd'hui, que lui dit la traversée de la douleur de son corps, s'est-elle demandée alors que les médecins constatent encore aujourd'hui l'ampleur des dégâts tout en s'interrogeant sur sa tolérance à la douleur? Que voit-elle dans certaines réactions de ses filles, de ses petits-enfants, de son entourage ?

Rapport de pouvoir, conscience sociale, responsabilité, mémoire

La conscience sociale de l'abîme ouvert par une culture matérialiste organisée à large échelle de destruction n'est pas une affaire de simple logique ni même de raison instrumentale de la modernité. Toute une jeune génération a été très gravement brutalisée, rayée de la carte du monde. Des dizaines de milliers de jeunes l'ont appris dans leur corps, avant de disparaître, corps et biens et même leur descendance. Ils n'ont pas de tombe, ils n'ont pas de culte des morts. Leurs enfants, quand ils en ont eu, ont été raptés dans les centres de torture pour être adoptés par des militaires (action des Mères de la Place de mai, Argentine). Quand certains corps ont pu être retrouvés, beaucoup n'ont pas pu être identifiés (NN).



Tombe du cimetière de Santiago, où ont été enterrés des centaines de morts non identifiés (NN) les jours qui ont suivi le coup d'Etat de Pinochet au Chili., photo cimetière de Santiago, M.C. Caloz-Tschopp, 2012.

Si une conscience sociale et politique de la gravité de l'horreur est possible, bien que l'on sache combien elle est fragile (Bleger, Freud et d'autres nous l'on appris), elle est affaire non d'essence, d'idée abstraite mais de *position et de rapports d'inégalité*, comme l'écrit Jacques Rancière⁵². Elle se construit pas à pas dans ce qu'il appelle *La Méésentente*⁵³ des « sans-part » de la planète, dès lors que l'on refuse de rester figé dans le malheur mais que l'on accepte que « l'essentiel c'est partir », comme l'écrit le voyageur Nicolas Bouvier.

En partant, se déplacer pour s'interroger, entendre, « comprendre » (Arendt) un type de rapport de destruction, négation de toute anthropologie humaine, qui a tenté de détruire la politique et la philosophie, de rayer des humains de la face de la terre, transforme radicalement notre « usage du monde »⁵⁴. Comprendre aussi que c'est *le rapport aux autres* imaginé dans les moments de pire torture comme « objets à sauver »⁵⁵, qui nous sauve de l'abîme et de la mort.

Après avoir rêvé d'utopie, de révolution, Teresa Veloso qui parle de l'idéalisme de toute une jeunesse qui l'a faite s'engouffrer dans les fissures acquises des luttes politiques des générations qui l'ont précédée (Cuba, son père syndicaliste des chemins de fer, expériences socialistes au Chili) pour lutter à son tour et s'engager sans imaginer le pire, cède-t-elle aujourd'hui à la mélancolie devant des rêves révolutionnaires défunts, l'échec de l'expérience socialiste d'Allende ? Teresa Veloso refuse une position mélancolique qui induirait le refus d'évaluer le passé et bloquerait un travail de mémoire.

Que lui dit aujourd'hui son corps qui lui parle, malgré elle à elle-même, à ses enfants, à ses petits enfants, aux jeunes séduits par la société de consommation (Mole) et se plongeant dans l'endettement, la privatisation des études, des services publics de base, etc.. ? Etrange retour au Chili en revenant d'un exil de treize années en Suisse, « qu'est devenu mon pays » se demande-t-elle ?

« *La mélancolie est physiquement dans mon corps, mais l'acte d'écrire me permet d'en sortir, de me déplacer, et prendre ma place, ma responsabilité dans le travail de reconstruction historique de la mémoire* ». On sait combien la mémoire est un ancrage de civilisation, mais combien elle est conflictuelle, difficile, brûlante. A l'époque de la démocratie dans la Grèce ancienne (V siècle av. J.C.) et l'échec d'une guerre impériale (déjà), il était interdit de parler de la guerre. Ceux qui l'évoquait étaient condamnés à mort.

Combien les femmes ont un rôle moteur dans le travail de mémoire dans l'époque que nous vivons⁵⁶ ! Teresa Veloso, une femme chilienne, y participe activement. Elle est une mère et une

grand-mère, une figure solide au Chili, en Suisse sa terre d'exil, comme les mères, grand-mères argentines de la *Plaza de Mayo* et de tant d'autres places publiques du monde.

Devant l'horizon de l'océan moutonneux qui baigne les côtes du Chili et peut devenir tsunami, devant le très précieux héritage de son travail de mémoire, à la mesure de nos corps, de notre pensée, de nos bras, de nos désirs, de nos plaisirs et des contraintes du monde, s'ouvrent des chemins et de nouveaux *possibles* que nous n'avons pas prévu. Ne pas s'arrêter, prendre la vie à bras-le-corps. Vivre nos interrogations.

Il n'y a pas que l'enfer qui est derrière nous⁵⁷, nous apprend Teresa Veloso. Dégager les traces, les situations-limites des formes de violence exterminatrice, de survie et de résistance est une tâche immense, nous a averti l'historien colombien, Gonzalo Sanchez⁵⁸. Les mots, les concepts, se transforment, s'usent. L'inclusion du mot *disparition* dans notre imaginaire, notre langage est aussi nécessaire que celui du poète uruguayen *desexilio* dans le mouvement dialectique *exil-desexil*⁵⁹. On pourrait dire *force* destructrice, *puissance* d'émancipation (distinction apportée par Simone Weil et Hannah Arendt). On pourrait dire encore, *déterminisme et indétermination* pour imaginer, lutter pour le *possible dans l'impossible* (la distinction est d'Etienne Balibar). Les disparus sont des spectres de l'histoire des massacres, des génocides, qui se sont étendus sur la planète avec de nouveaux mots : féminicides, écocides, etc..

La politique de disparition a été notre passé, elle est notre présent et notre avenir. Grâce à Teresa Veloso, une femme chilienne, grâce à la solidarité au Chili et en Suisse, nous apprenons à *voir ce que l'on voit sans voir*, dans l'histoire⁶⁰ et le présent. C'est un obstacle épistémologique et politique pouvant conduire à des formes de non-connaissance, de déterminisme et de désengagement. Elle nous a transmis sa double expérience de résistance - témoignage et de compréhension réfléchi - pour imaginer, connaître, combattre l'imprévisibilité de la violence exterminatrice dans un monde qui change. Nous lui devons une reconnaissance infinie pour l'héritage qui enrichit nos univers mentaux et affectifs et contribue à nous déplacer à un autre niveau de conscience sociale nécessaire à la vie et aux politiques de la mémoire.

Genève, le 20 janvier 2018.

¹ J'écris cette postface au livre de Teresa Veloso Bermedo, intitulé, - **Franchir le seuil de la douleur extrême. Une expérience de résistance à la torture, à la disparition exterminatrice dans la dictature chilienne (1973-1990)**, éd. L'Harmattan 2018 - à partir de ma responsabilité de la conception et direction du Programme *Exil, Création Philosophique et Politique. Philosophie et Citoyenneté Contemporaine (2010-2017)* du Collège International de Philosophie, Genève-Paris dont une des premières étapes importantes a été l'organisation d'un colloque international et d'un séminaire à l'Université de Concepcion en 2012. Fait important: la sociologue Teresa Veloso Bermedo a été la responsable sur place au Chili de la collaboration avec le Programme du Collège. Elle a participé à la mise en place de la collaboration entre le Programme du Collège en Suisse et ailleurs et le Chili depuis 2011 et participe encore à la réflexion générale et à l'organisation d'activités. Je tiens à la remercier tout particulièrement pour son engagement et son travail. Je tiens à remercier aussi la Prof. Jeanne Wirthner Simon, directrice du Master *Politique et Gouvernement* à la Faculté des Sciences juridiques et sociales de l'U. de Concepcion qui a accueilli le Séminaire dans son Master en Science politique et qui a participé au colloque d'Istanbul avec Etienne Balibar. Voir sur le site les programmes et le numéro spécial bilingue de la revue du ligne *(Re)penser l'exil*, du Programme du Collège : *L'autre 11 septembre*, ainsi que les publications. Site : exil-ciph.com

² Mathieu Nicole, « Quand céder n'est pas consentir », *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-Femmes, 1991, 131-227 ; (texte édité au Chili en français et en espagnol ; « Banalité du mal et « consentement » : des non-droits humains des femmes », *Anatomie 2*, 2014, 151-165.

³ Je remercie Marcelo Vignar pour cette belle métaphore.

-
- ⁴ Pour les autres activités (formations, colloques) et publications, voir le site : exil-ciph.com
- ⁵ Caloz-Tschopp M.C., *Les sans-Etat dans la philosophie de Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté*, (voir en particulier, la quatrième partie, pp. Lausanne, pp. 315-417), Lausanne, éd. Payot, 2000. Arendt H., « Seule demeure la langue maternelle », *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois, 1987, pp. 221-256.
- ⁶ Caloz-Tschopp Marie-Claire, *Des réfugiés politiques aux « nouveaux » réfugiés*, Lausanne, éd. d'En Bas, 1982.
- ⁷ Pour plus de détails, voir le site : exil-ciph.com
- ⁸ Caloz-Tschopp M.C., « Clandestinité des femmes migrantes. Apartheid de sexe. Violence, globalisation », Actes du colloque de l'Université libre de Bruxelles 18-19 novembre 2005, *Vivre en clandestinité, Vivre Clandestines, Agir féministes*, Revue *Etudes* no. 3, 2006, sous la direction du COLFEN, Université des Femmes, Bruxelles. info@universitedesfemmes.be, 2006.
- ⁹ Voir notamment, Viñar M. et M., *Exil et Torture*, Paris, Denoël, 1989 ; Puget J. (dir.), *Violence d'Etat et psychanalyse*, Paris, Dunod, 1989.
- ¹⁰ Le titre complet du Programme est : *Exil, Création Philosophie et Politique. Philosophie et Citoyenneté contemporaine*. Voir site : exil-ciph.com
- ¹¹ Amati Sas Silvia, Caloz-Tschopp Marie-Claire, Wagner Valeria, *Trois concepts pour comprendre José Bleger : symbiose, ambiguïté, cadre*, Paris, éd. L'Harmattan, 2016. Voir aussi le programme d'un colloque et la revue en ligne sur José Bleger : site : exil-ciph.com
- ¹² Voir Arendt Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?* Paris, Points-Essais, 1995.
- ¹³ On ne peut faire l'analogie entre Pinochet à Hitler, ni assimiler les deux types « d'exterminisme ». A-t-on chez Pinochet l'évocation d'une « solution finale », un discours approchant à celui d'Hitler du 30.1.1939 sur un peuple ou un groupe social ? Un point notamment mérite un examen approfondi, c'est celui du racisme et de l'antisémitisme qu'il faudrait analyser de près. dictature de près, notamment en rapport à la question Mapuche.
- ¹⁴ « *Toujours, le pouvoir montre et cache et il se révèle tant dans ce qu'il exhibe que dans ce qu'il cache* », Calveiro Pilar, *Poder y desaparicion*, Buenos Aires, Colihue, 2008, p. 25.
- ¹⁵ Voir notamment, comment Hannah Arendt souligne la difficulté à penser la signification de « crime contre l'humanité », in Arendt H., Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal, Paris, Gallimard, 1963, (chapitre XV et post-scriptum).
- ¹⁶ La lecture de l'invention des notions de « crime contre l'humanité » et de « génocide » dans le droit international est particulièrement intéressante sur ce point. Voir notamment, Philippe Sands, *Retour à Lemberg*, Paris, Albin Michel, 2017.
- ¹⁷ Une telle invention au moment de la colonisation (ex. Algérie) a été utilisée dans d'autres pays.
- ¹⁸ Le général Pinochet a pu être ainsi incriminé par une « juridiction universelle », devant une cour anglaise, grâce à la naissance d'une nouvelle justice internationale entre 1919 et 1950. Voir Lewis Mars, *The Birth of the New Justice : The Internationalization of Crime and Punishment 1919-1950*, Oxford University Press, 2014.
- ¹⁹ Voir notamment, Forton Jac, *Donde Estan. L'impunité au Chili*, Genève, Ligue internationale pour les droits et la libération des peuples, *Impunity. Impunidad. Impunité*, Genève, CETIM, 1993.
- ²⁰ Voir à propos du seuil du premier geste d'atteinte du corps par la torture, Améry Jean, *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes Sud, 2005 (1966).
- ²¹ Schmitt Carl, *La dictature*, Paris, éd. du Seuil, 2000.
- ²² Schmitt Carl, *Théologie politique*, Paris, éd. Gallimard, 2000.
- ²³ Caloz-Tschopp M.C., « Rosa Luxemburg : la découverte de l'effet boomerang de l'impérialisme », in *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci actuels*, Paris, éd. Kimé, 2018.
- ²⁴ M.-Cl. Caloz-Tschopp, T. Veloso Bermedo (dir.), *Tres feministas materialistas Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet. Racismo/Sexismo, Esencialization/Naturalizacion, Consentimiento, Concepcion*, ed. Escarapate, 2012, 2 vol. Voir la partie de Paola Tabet.
- ²⁵ Amati Sas Silvia, Caloz-Tschopp Marie-Claire, Wagner Valeria, *Trois concepts pour comprendre José Bleger. Symbiose, ambiguïté, cadre*, Paris, L'Harmattan, 2017
- ²⁶ Peu avant l'installation des dictatures en Argentine, Bleger essayait de décrire les mécanismes inconscients de la mobilité, de l'adaptation, du consentement à l'installation d'un régime politique ultra autoritaire qui a ravagé l'Argentine.
- ²⁷ C'est une des questions qui est traitée dans les Actes du colloque de synthèse du CIPh : *Desexil. L'émancipation en actes* (à paraître).
- ²⁸ Caloz-Tschopp M.C., *les sans-Etat dans la philosophie de Hannah Arendt. Le droit d'avoir des droits, les humains superflus et la citoyenneté*, Lausanne, éd. Payot, 2000.
- ²⁹ Voir à ce propos, Balibar Etienne, *La proposition de l'égaliberté*, Paris, PUF, 2010.
- ³⁰ Au sud du Chili, j'ai pu, par exemple, constater comment la dictature de Pinochet avait repris leur terres aux Mapuches en installant une répression implacable et comment elle avait vendu des bouts de glaciers à des financiers privés internationaux.
- ³¹ Arendt Hannah, *Essai sur la révolution*, Paris, Telgallimard, 1963. Voir aussi, Caloz-Tschopp M.C., « Hannah Arendt, le fil rompu entre violence et révolution au XXe siècle, Colloque d'histoire contemporaine, Université de Lausanne », in Stéfanie Prezioso, David Chevolet (éds), *L'heure des brasiers. Violence et révolution au 20e siècle*, Lausanne, Ed. d'En Bas, 2011, pp. 77-99.
- ³² Traverso Enzo, *mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIXe-XXe siècle)*, Paris, éd. La Découverte, 2016.
- ³³ Marie-Claire Caloz-Tschopp, « « Extrême violence » et « citoyenneté/civilité » (Balibar). Le pari tragique de la convertibilité/inconvertibilité », *Rue Descartes* 2015/2 (N° 85-86), p. 114-147. DOI 10.3917/rdes.085.0114.
- ³⁴ *Informe de la Comision Nacional sobre la desaparicion de personas, Nunca Mas, Editorial Universitaria de Buenos Aires*, 1984, 490 p.. Le mur des disparus à Buenos Aires permet d'observer que les noms cités étaient très jeunes, ils appartenaient tous à une jeune génération qui a été exterminée.
- ³⁵ Voir notamment, Gatti Gabriel, *El detenido-desaparecido. Narrativas posibles para una catastrofe de la identidad*, Montevideo, Trilce, 2008 ; Gabriel Bucheli y al., *Vivos los llevaron...Historia de la lucha de Madres et Familiares de Uruguayos Detenidos Desaparecidos* (1976-2005), Montevideo, Trilce, 2005.
- ³⁶ Caloz-Tschopp M.C., « Rosa Luxemburg : la découverte de l'effet boomerang de l'impérialisme et la liberté », in Caloz-Tschopp M.C., Felli Romain, Chollet Antoine (dir.) : *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci actuels*, Paris, éd. Kimé, 2018.
- ³⁷ Citons principalement, Foucault Michel, « Il faut défendre la société », *Cours au Collège de France 1976*, Paris, éd. EHESS/Gallimard/Seuil, 1997.

-
- ³⁸ Les Actes ont fait l'objet de la revue en ligne (*Re*)*penser l'exil* du Programme du CIPH, qui est publiée sous le titre : L'autre 11 septembre (français, espagnol). Voir le site : exil-ciph.com
- ³⁹ Selon l'ONU, depuis 2008, le viol en tant de guerre fait partie des crimes contre l'humanité. En clair, le viol s'inscrit dans une civilisation exterminatrice aussi. Voir, https://fr.wikipedia.org/wiki/Viol_de_guerre
- ⁴⁰ Voir Monique Robin, son livre publié à La Découverte en 2004 et son film, *Les escadrons de la mort : l'école française*, Arte, 2003. Elle a prolongé ce travail avec un autre film sur Torture, made in USA, diffusé sur Mediamart, 2009. Accessible sur internet.
- ⁴¹ M.-Cl. Caloz-Tschopp, T. Veloso Bermedo (dir.), *Tres feministas materialistas Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet. Racismo/Sexismo, Esencialization/Naturalizacion, Consentimiento, Concepcion*, ed. Escarpate, 2012, 2 vol. Ces volumes ont été transférés sur le site en ligne de L'Harmattan où ces textes en espagnol sont accessibles ; *Penser les métamorphoses de la politique, de la violence et de la guerre avec C. Guillaumin, N.-C. Mathieu, Paola Tabet, féministes matérialistes*, Paris, L'Harmattan, 2013. Ces livres sont accessibles sur le site de L'Harmattan.
- ⁴² Guillaumin Colette, *L'idéologie raciste*, Paris, Gallimard, 2000 (1970) ; *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.
- ⁴³ Carrillo Paz Edelmira, Hernandez Cid Ester, Veloso Bermedo Teresa, *Les murs du silence. Récit de trois femmes chiliennes. Violence, identité, mémoire*, Paris, L'Harmattan, 2013. Ce livre en français et en espagnol, est diffusé par internet sur le site de L'Harmattan.
- ⁴⁴ Étienne Balibar, *Violence et Civilité*, Paris, Galilée, 2010 ; Étienne Balibar, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Ahmet Insel, André Tosel, *Violence, civilité, révolution*, Paris, La Dispute, 2015. Voir la revue en ligne aussi : site : exil-ciph.com
- ⁴⁵ Voir Caloz-Tschopp M.C., Felli R., Chollet A. (dir.), *Rosa Luxemburg et Antonio Gramsci actuels. Hommage à André Tosel*, Paris, Kimé, 2018.
- ⁴⁶ Insel Ahmet, « La chasse aux intellectuels en Turquie », *La vie des idées*, Paris, 22 décembre 2017 (internet).
- ⁴⁷ Caloz-Tschopp Marie-Claire, « Révolutionner la révolution et la philosophie avec Etienne Balibar », in *Violence, civilité, révolution*, Paris, La Dispute, mai 2015, pp. 93-154.
- ⁴⁸ Mbembe Achille, *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 2000, pp. XIV.
- ⁴⁹ Arendt Hannah, *Les origines du totalitarisme*, vol. I, 1972 pp. 16-17.
- ⁵⁰ Semprun Georges, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1974.
- ⁵¹ Arendt Hannah, « Seule demeure la langue maternelle », *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois, 1987, p. 224.
- ⁵² Colloque de Cerisy, *La philosophie déplacée. Autour de Jacques Rancière*, textes réunis par Laurence Cornu et Patrice Vermeren, Paris, Horlieu éditions, 2006.
- ⁵³ Rancière Jacques, *La Méésentente*, Paris, Galilée, 1995.
- ⁵⁴ Bouvier Nicolas, *L'usage du monde*, Paris, La Découverte, 2015 (1985).
- ⁵⁵ C'est ce que montre Silvia Amati Sas dans son travail clinique sur la torture. Voir entre autre : Amati Sas Silvia, « Violence sociale extrême : les deux fronts de la survivance psychique », in Amati Sas S., Caloz-Tschopp M.Cl, Wagner V., *Trois concepts pour comprendre Jose Bleger*, Paris, L'Harmattan, 2016. pp. 69-83.
- ⁵⁶ Voir entre autre, Dosse François (dir. avec C. Goldenstein), *Paul Ricoeur. Penser la mémoire*, Paris, éd. du Seuil, 2013.
- ⁵⁷ Marcelline Loridan-Ivens, *L'amour après*, Paris, Grasset, 2018.
- ⁵⁸ Gonsalo Sanchez G., *Guerras, Memoria e Historia*, Bogota, ed. La Carreta Historica, 2006.
- ⁵⁹ Il fait l'objet de travaux dans les Actes du dernier colloque du Programme du Collège (à paraître en 2018). Voir site, exil-ciph.com
- ⁶⁰ L'absence de sérieuse mise en cause des massacres coloniaux et impérialistes ne nous conduit-il pas à refuser les formes qu'ils prennent dans le présent, se demande une historienne. Becker Annette, *Messagers du désastre. Raphaël Lemkin, Jan Karski et les génocides*, Paris, éd. Fayard-histoire, 2018. A la nouvelle étape de la globalisation, la question se complique en exigence de déplacement temporel et spatial. Le Chili c'est l'autre bout du monde et pourtant il parvient à nos imaginations, conscience, connaissance, mais cela a un prix !